

MÊLANGES
DE MADAME
LA COMTESSE
DE VIDAMP...

Prix 1 liv. 10 sols.

K Vidampierre (24 Counties.



MÉLANGES
DE POÉSIE
ET DE PROSE,
PAR MADAME
LA COMTESSE
DE VIDAMP...



A LONDRES,
Et se trouve à Paris,
Chez les LIBRAIRES qui vendent
des Nouveautés.

1777.



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

ON dit que le siècle des Seigné,
des La Fayette & des Dacier est
passé ; on a tort : jamais cette moitié
du genre humain qui nous subjugué
par ses charmes , ne s'occupa plus
à nous subjugué par ses talens :
jamais ce Sexe que l'éducation na-
tionale semble condamner à une
enfance éternelle , ne rougit moins
de cultiver les lettres & la raison.

Dans la Littérature agréable ,
on connoît peu de noms anciens
à opposer à ceux des Graffigny
& des Tencin — cette femme du
siècle de Louis XIV , dont on cite

A

avec tant d'emphase , trois ou quatre jolies Idylles , mais qui fit Genferic , une foule de bouts rimés & une cabale violente contre la Phédre de Racine (a) n'a pas survécu il est vrai à sa célébrité ; mais les d'Antremont , les Beauharnois & les Duborage vivent encore ; & si cette femme a eu le bonheur d'obtenir quelque tems le suffrage des gens de goût , ses rivales ont des titres pour l'acheter.

Nous avons vu des femmes s'initier dans les mystères même de la géométrie transcendante : telle fut l'Héroïne que l'immortel Auteur de la Henriade a chantée sous le nom d'Emilie & dont la gloire

(a) Le sensible , l'ingénieux d'Arnaud est le premier écrivain qui appréciant le mérite de cette femme , ait osé avoir raison contre la foule de ses adulateurs.

est liée avec celle de l'Auteur de ces mélanges.

La capitale a dans son sein beaucoup de femmes , dont le goût égale les connoissances , qui cultivent pour leur amusement les lettres , que dans le siècle dernier les personnes de son sexe cultivoient d'ordinaire par vanité , & qui ne refusent d'être les rivales de nos Sapho , que parce qu'elles sont modestes.

Parmi ces Héroïnes, il en est une dont quelques gens de goût connoissent un *Essai sur le beau* , Ouvrage plein d'idées neuves & d'observations fines , & destiné à faire époque dans l'histoire de la Littérature , si son Auteur moins timide , osoit se mettre à sa place (a).

(a) Il m'est défendu de prononcer ici le nom de cette femme respectable :

A ij

Quant au petit nombre de productions ingénieuses qui forment ces mélanges, on a été obligé de les arracher à la modestie d'une femme pleine de talens, qui dans le sein d'une retraite profonde, se console des revers de fortune qu'elle a essuyés, en cultivant les Lettres & en élevant ses enfans pour la Patrie.

Il ne faut point accuser cette Patrie d'un pareil oubli ; mais on s'étonnera sans doute de ce que dans un siècle de lumieres & de raison, une femme si supérieure à son Sexe, a à se plaindre (je ne

mais quand on sçaura qu'elle n'a jamais fait servir ses graces, que pour obtenir plus d'estime, son esprit que pour dire du bien, & son crédit que pour en faire, son secret cessera de l'être pour le public, & j'aurai satisfait ma sensibilité, sans avoir trahi sa confiance.

dis pas à rougir) de son peu de fortune ; la Grèce n'eut point un pareil reproche à faire aux Conci-toyens des Sapho , ni la France aux Contemporains des Sevigné , des Graffigni & des Lambert.

L'étonnement redoubleroit , si on observoit que cette femme respectable , est la niece de cette célèbre Marquise du Châtelet qui a commenté Newton , avant même qu'il fut entendu par nos Philosophes.

Remarquons encore que l'Auteur de ces Mélanges a épousé le fils du Gouverneur du dernier Empereur : homme dont la mémoire sera long-tems chere à l'auguste Maison de Lorraine , & dont le nom ne se prononce encore à Vienne & à Nancy , qu'avec l'enthousiasme , avec lequel nous prononçons ceux des Fénélon & des Montausier.

Je vais m'arrêter un moment sur ce grand homme, a qui il n'a manqué peut-être pour jouir de toute la célébrité qui lui est dûe, que d'avoir un Tacite pour Historien.

C'est aussi me conformer aux vûes de l'Auteur respectable de ces Mélanges : comme elle ne songe qu'à se dérober à une réputation littéraire qu'elle mérite, elle me pardonnera plus aisément l'éloge de son pere que le sien.

Jean Philippe Comte de Cardon & de Vidampierre, grand Baillif de S. Nihel, Conseiller d'Etat, Gouverneur & premier Gentilhomme des trois Fils du Prince Léopold, Duc de Lorraine, naquit à Nancy en 1663, d'une Famille dont la noblesse se perdoit dans la nuit des siècles, & qui de tems immémorial, avoit vécu avec distinction à la Cour de ses Souverains.

Il entra d'abord au Service de France ; Louis XIV , qui se connoissoit en talens & qui étoit digne de les protéger , le fit Major de son Régiment & Colonel d'Infanterie : il parut en cette qualité à la tête de nos Armées , dans cette foule de sieges & de batailles qui rendirent le siecle de Louis XIV si mémorable , & dont le Monarque, qui en obtint le nom de Grand, eut le courage dans sa vieillesse de gémir.

Le Comte de Vidampierre vouloit que le Service se fit dans le Régiment du Roi avec la plus grande exactitude : mais quand la discipline étoit à couvert , & qu'il lui étoit permis d'être homme , on ne voyoit plus en lui que le pere & l'ami de ses soldats : aussi il étoit à la fois craint & chéri dans les troupes : le même grenadier qu'il venoit de punir comme

infracteur des loix militaires , au sortir de son cachot , auroit demandé à mourir pour lui.

Mais les talens militaires du Comte , font la moindre partie de sa gloire ; il étoit appelé à des emplois bien plus importans pour le bonheur de la terre , que celui de faire observer à des automates en uniforme , ce code sanglant qu'on appelle dans les Cours , le droit de la guerre , & qui n'est dans la langue philosophique , que le code raisonné de la destruction.

Leopold , le Titus de la Lorraine , avant qu'elle cessât d'être libre , avoit trois fils qu'il vouloit élever pour le bonheur de ses peuples : il jeta les yeux autour de lui , & ne vit que le Comte de Vidampierre , qui fût digne d'apprendre à ses enfans qu'ils étoient hommes , avant que l'âge leur apprit qu'ils étoient rois.

Le Comte étoit trop éclairé pour ne pas connoître toute l'importance du poste où on vouloit le placer : il avoit eu la délicatesse de ne point le briguer ; il eût la gloire plus grande encore de le refuser, quand on vint le lui offrir. Léopo confirmé dans sa résolution par cet acte de grandeur d'ame, alla lui-même chez le Philosophe, lui dit qu'il étoit nécessaire à la patrie, & le conjura les larmes aux yeux de ne point tromper son attente ; le Comte vaincu par la générosité de Léopold, accorda à son ami ce qu'il avoit refusé à son Souverain.

Le choix de Léopold ne tarda pas à être confirmé par Louis XIV : ce Prince félicita le Comte par une de ces lettres flatteuses, qui font autant d'honneur au Monarque qui les écrit, qu'au sujet qui les reçoit ; mais celui-ci tou-

jours ferme dans ses principes ,
cacha cette lettre avec le même
soin , que des hommes vulgaires
en mettroient à la publier : sa fa-
mille même ne l'a connue qu'a-
près sa mort , en faisant l'inven-
taire de ses papiers.

Il est inutile de s'étendre sur
le succès de l'éducation des Prin-
ces de Lorraine : l'Europe sur ce
sujet m'a prévenu : & quand la
génération présente parle encore ,
c'est à l'Historien à se taire.

Une révolution mit un de ces
Princes sur le trône de Charles-
quint : François de Lorraine devint
Empereur , & comme il avoit été
élevé par un Sage , il continua à
être son ami , lorsque tout ce qui
l'environnoit ne lui disoit que de
le protéger. La famille du Comte
de Vidampierre a conservé douze
lettres de ce premier des Souve-
rains , à son ancien instituteur :

elles respirent la tendresse la plus vive (a), & nous ramenant à ces

(a) En voici une qui peut faire juger de l'ame du Prince , & de celle de son instituteur : elle est datée de Vienne , du 26 Février 1740.

» Ce que j'ai fait pour votre fils ,
 » en le faisant Lieutenant est très peu
 » de chose ; & j'espere avoir dans la
 » suite plus d'occasions de lui faire plai-
 » sir : j'en ai été fort content , tout le
 » tems qu'il a été Page , & j'espere ,
 » suivant ce que l'on m'écrit , que j'au-
 » rai lieu de l'être aussi dans mon Ré-
 » giment : son mérite joint à la recon-
 » noissance que je vous dois , feront
 » toujours beaucoup en sa faveur : je
 » suis bien aise que votre santé aille
 » bien , & je puis vous assurer que
 » mes sentimens pour vous seront tou-

siècles héroïques , où la Nature en imposant aux Rois le fardeau du gouvernement , ne leur ôtoit pas celui de la reconnoissance.

Quelques années avant l'élection de ce Prince , son pere l'envoya à Prague ; le Comte de Vidampierre obligé de rester auprès des autres fils de son Souverain , composa une instruction pour leur frere , qui fait le plus grand honneur à son cœur & à ses lumieres ; c'est un Traité de Morale pour les Princes , sorti de la tête

» jours les mêmes que vous me con-
 » noissez , c'est - à - dire , inaltérables ;
 » car la situation peut changer , mais
 » non les sentimens. . . . Je reste

Votre très-affectionné
 & ami de cœur ,

Signé FRANÇOIS.

de Tacite & écrit avec la plume de Fénelon ; je pourrai quelque jour publier cette instruction , aussi bien que les lettres de l'Empereur : s'il est nécessaire de justifier à mes Concitoyens la gloire du Comte de Vidampierre , gloire d'autant plus chere à sa postérité , qu'elle semble avoir été son unique héritage.

Le bruit des talens de l'instituteur des Princes de Lorraine , ne tarda pas à se répandre dans les Cours de l'Europe ; il reçut en différentes occasions des preuves de leur estime ; celle de Versailles en 1737 , le nomma pour aller prendre possession , au nom de la France , du Duché de Bar. Ce choix étonna d'abord les politiques , parce qu'on savoit le Comte très attaché aux intérêts de la maison d'Autriche ; mais le ministère de Louis XV, étoit convaincu

que ce grand homme ne témoigneroit jamais sa reconnoissance à ses bienfaiteurs au dépens de sa vertu ; on se fia à son intégrité , & on eut raison ; le Comte de Vidampierre travailla pour les deux Cours de Vienne & de Versailles , & remplit également leur attente.

Depuis cette époque mémorable , le Comte qui avoit assez mérité de sa patrie , ne vécut plus que pour lui même : ses longs travaux ayant dissipé en lui de bonne heure les principes de la vie , il éprouva avant d'être vieux , les incommodités de la vieillesse ; il lui survint même une cataracte , sur les deux yeux , & il ne songea qu'après un grand nombre d'années à subir l'opération qui devoit lui rendre la lumière ; il profita de cet intervalle , pour replier son ame sur elle même , & méditer sur les grands spectacles

dont il avoit été témoin : il n'auroit pas imité ce Sophiste grec , qui se créva les yeux pour isoler davantage sa pensée ; mais il n'étoit pas fâché d'être aveugle , pourvu que la philosophie ne lui fit pas un crime de son aveuglement.

Ce grand homme mourut en 1744 , âgé de 81 ans ; il avoit vécu plusieurs siècles , à juger de sa vie par le bien qu'il fit à la Lorraine , par ses manuscrits & par ses travaux.

Il avoit eu d'Eugenie Capisucchi de Bologne , son épouse , un grand nombre d'enfans ; l'aîné mourut quelque tems après sa nomination au poste de Chambellan du Duc de Lorraine , & le plus jeune , Officier dans le Régiment de l'Empereur , se distingua dans plusieurs campagnes , & mourut en Autriche de ses blessures : il

ne reste plus de cette famille à jamais respectable, que le Comte de Vidampierre, ancien Officier dans le Régiment du Roi, qui a épousé l'Auteur de ces Mélanges, & le Comte de Cardon, Colonel en second dans le Régiment de Gustine, & premier Gentil-homme de la Chambre du feu Roi de Pologne Stanislas : ce dernier n'a point de postérité.

Les Souverains de la Lorraine, ne virent jamais avec indifférence, les Services de la maison de Vidampierre ; parmi les distinctions qu'ils lui accorderent, il ne faut point oublier l'érection de la terre de Vandeleville en Comté, en faveur du Sage, dont je viens de crayonner les traits : je ne connois rien de si honorable, que le diplôme de cette érection (a) ;

(a) C'est aussi un titre brillant de
de

de pareils diplômes font , il est vrai , une monnoie idéale ; mais dans tout état fondé sur les préjugés de la Noblesse , c'est avec une pareille monnoie , qu'on récompense un grand homme , ou qu'on l'encourage à le devenir.

Outre ces récompenses idéales , le Comte de Vidampierre , avoit accepté du Duc Léopold , une pension qui lui étoit nécessaire pour se soutenir dans une honnête médiocrité ; car occupé tout entier des intérêts de sa nation , il avoit négligé entièrement les siens ; il croyoit que le faste ne distingue que les Grands , qui ne sont rien

famille ; on y rappelle les Services du pere du Comte , en sa qualité de Lieutenant des Chevaux legers de la garde du Duc Charles IV , & de grand Gruyer de Lorraine ; ceux de son ayeul qui étoit Chambellan du Duc Henri , &c.

B

par eux-mêmes , & il osoit porter dans une Cour voluptueuse , l'ame des Cincinnatus & des Curion.

Cette pension n'étoit que de six mille livres (argenr de Lorraine); mais l'équitable Léopold , sensible aux Services du Comte (a) , voulut que les deux tiers de cette pension retournassent à perpétuité à sa femme & à ses enfans , jusqu'à l'extinction entiere de la famille : il désira que tant qu'il existeroit un rejeton du bienfaiteur de ses peuples , il existât un monument de sa reconnoissance.

Des circonstances malheureuses , qu'il étoit plus aisé de prévoir que

(a) *Pour mieux témoigner la satisfaction que nous avons des bons & agréables services , que ledit Comte de Vidampierre nous a rendus , & aux Princes nos Fils , Nous voulons , &c. est-il dit dans le diplôme de la pension , pag. 3.*

de prévenir, ont obligé l'aîné de la maison de Vidampierre, de se défaire du Comté de Vandeleuille : il ne lui restoit plus des biens de ses ancêtres, que le dernier bienfait de Léopold, c'est-à-dire, la pension perpétuelle accordée à sa postérité : & déjà il cesse d'en jouir (a) ; heureusement la récla-

(a) Cette pension cependant est alimentaire & insaisissable : il est dit en propres termes dans les Lettres-patentes du 12 Mai 1723, que nous avons sous les yeux : *Sans qu'en aucun tems, ni pour quelque raison que ce puisse être, notre présente Concession puisse être révoquée, la somme diminuée, ni le payement retardé par ledit Receveur de Vezelize & ses successeurs, pag. 5.* - ce fait, que la pension du Comte étoit insaisissable, a été aussi reconnu, tout récemment encore par le Président & le Procureur Général de la Commission impériale - & la pension est saisie.

mation est venue : le cri de l'infortune est monté jusqu'au trône ; il a frappé notre Auguste Souveraine qui s'est rappelé avec émotion , que c'étoit le Comte de Vidampierre , qui avoit rendu l'Empereur son pere , digne de regner ; & s'il se trouve des hommes barbares qui s'opposent à sa justice & à ses bienfaits , cet ouvrage suffira pour les dévouer à la haine de la postérité,



POESIES
FUGITIVES (a).
VERS

A METTRE SOUS LE PORTRAIT
DE LA REINE.

LE doux charme de son sourire
Ne nuit point à sa Majesté ;

(a) Il a paru en différens tems dans les Journaux & sur-tout dans le Mercure, des pieces de Vers dérobées à la Comtesse de Vidamp. . . , & altérées par les Editeurs ; mais elle n'avoue que celles qui sont contenues dans ce Recueil.

Mais à quoi bon ce sceptre à son côté !
Elle en a déjà deux qui marquent son em-
pire ,
La bienfaisance & la beauté.



A
MES ENFANTS.

.
,

De nos malheurs , mes fils , j'ai tracé le
tableau :

En vain depuis dix ans , j'en veux tarir
la source ,

Ils me suivront jusqu'au tombeau ,
Et sans Dieu qui nous reste , ils seroient
sans ressource.

Vous qui sçavez suspendre mes douleurs,
De qui j'attens le peu de fleurs
Que le tems répandra sur l'hyver de mon
âge ,

Infortunés Enfants , quel est votre partage !

B iv

Vos vertus , dont tout m'offre une riante
image ,

Vainement au bonheur vous ont donné
des droits ;

Vainement vos ayeux ont élevé les Rois :
Les besoins & les maux seront votre hé-
ritage ;

Mais s'il vous reste du courage ,
Si malgré vos revers , vos ames sont à
vous ,

Si vos loisirs sont les loisirs du Sage ,

Votre infortune encor peut faire des ja-
loux.



LES BAISERS
DE LA NATURE.

DANS la douleur & dans les larmes
Je venois de passer la nuit ;
Mes fils devinrent mes allarmes ;
Près de moi l'amour les conduit ;
L'aîné que l'âge rend timide
Avec respect baise ma main ;
Mon front flétri par le chagrin
De son frere plus intrépide
Reçoit un baiser enfantin ;
Et ma fille qui vient de naître
Gravissant sur mon traversin ,
Au dessous d'un voile de lin
Que sa bouche fait disparoître
Imprime un baiser sur mon sein.
Quelle scène pour une mere !

Et quel instant pour le pinceau !
Dans ses ballets de caractère
Jamais l'ingénieux Noverre
Ne dessina pareil tableau —
Dès lors mon esprit se rassure ;
Je sens un baume à ma blessure,
Et baisant mes fils à mon tour,
Je vois que dans une ame pure
Les doux baisers de la nature
Valent mieux que ceux de l'amour.



A D I E U X

A MONSIEUR MERCIER.

QUAND le dégoût se répand sur ma
vie ;

L'an deux mille à propos vient me des-
ennuyer,

Je pleure avec ta *Natalie*,

Et j'apprens par cœur *Hennuyer*.

Toi qui soutiens de ta philosophie

Mon héros qu'un Voltaire appuie,

Mais qu'un A... croit avoir foudroyé ;

Je pars ; mais avec moi j'emporte ton
génie,

C'est ne te perdre qu'à moitié.

ÉPITRE
DU COMTE
DE TRESSAN,
Sur sa retraite de Franconville.

*V*ALLON délicieux, ô mon cher Franconville,
Ta culture, tes fruits, ton air pur, ta fraîcheur,
Ravissent ma vieillesse & consolent mon cœur.
Que rien ne trouble plus la paix de cet azile
Où je trouve enfin le bonheur !
Tranquille en cette solitude,
Je passe de paisibles nuits ;
Je reprends le matin une facile étude,
Le parfum de mes fleurs chasse au loin mes ennuis ;

R É P O N S E
 SUR LES MÊMES RIMES
 A L'ÉPITRE
 DU COMTE
 DE TRESSAN.

VALLON délicieux ! fortuné Francon-
 ville ,

Tu nous fais désirer ton air pur , ta fraîcheur ;

Tu rajeunis Tressan en consolant son cœur !
 Puissé-je quelque jour dans cet heureux azile
 Être témoin de son bonheur !

Tu souris . mon cher Comte , en cette solitude

Au souvenir heureux de tes antiques nuits ;
 Je te vois le matin jouer avec l'étude ;
 En relisant tes vers , tu braves les ennuis ;

*Je vois le soir de vrais amis
Et m'endors sans inquiétude ;
Souvent conduite par les ris ,
De fleurs nouvellement écloses
La petite Fanchon orne mes cheveux gris ,
Et me laisse cueillir sur ses lèvres de roses
Des baisers innocens tels que ceux que Cypris
Et reçoit & rend à ses fils.
Que j'aime cette aimable enfance !
Ni le desir ni la pudeur
N'impriment encor la rougeur
Sur ce front de douze ans où regne l'innocence.
Fanchon met toute la décence
A marcher les pieds en dehors
A ne point déranger son corps ,*

Le soir des malheureux tu te fais des amis ,
Et c'est en te quittant qu'on sent l'inquié-
tude ;

Partout t'accompagnent les ris ;
Les fleurs de ton esprit semblent toujours
éclofes ;

Si j'étois ta Fanchon, malgré tes cheveux
gris ,

Tu prendrais des baisers sur mes lèvres de
roses :

Mais je ne connois plus les baisers de
Cypris ;

Une mere à trente ans ne baise que ses
fils :

Fanchon te rappelle l'enfance

Age peu fait pour la pudeur ,

Où l'on folâtre sans rougeur ,

Où l'on dit *baise moi* sans perdre l'innocence ;

De ta Fanchon j'aime assez la décence ;

Je ris de ses pieds en dehors ,

Et de l'art qu'elle met à soutenir son corps ;

Quand elle fait la révérence :
 Cependant déjà Fanchon pense ;
 Par mille petits riens charmans
 Elle nous prouve à tous qu'elle a le don de
 plaire ,
 Qu'elle en a le desir , qu'elle voudroit tout
 faire
 Pour être utile à tous momens ;
 Va, Fanchon , embellis sans cesse ,
 Attens près de moi tes quinze ans ;
 Je respecterai ta jeunesse ;
 Il sied trop mal à la vieillesse
 De flétrir les fleurs du printems ;
 Je verrai tes jeux innocens ,
 Tes graces & ta gentillesse :
 Et veillant sur tes goûts naissans ,
 S'il te naît un sixieme sens ,
 Tu le devras à la tendresse
 Du plus joli de tes Amans.

Je la vois dans ta cour traîner sa révérence ;
 Mais son cœur est perdu, si jamais elle
 pense ;

Bientôt cent petits riens charmans ,
 Prouveront qu'à son maître elle a dessein
 de plaire ;

Pour égaler Gauffin elle voudra tout faire ,
 Et le désir hâtera les momens.

Va, ma Fanchon, caresse-le sans cesse ,
 Mais prends bien garde à tes quinze ans ;

On court plus d'un danger dans la tendre
 jeunesse ,

Quand sur le front de la vieillesse

On trouve les fleurs du printems ;

Il n'est point de jeux innocens ,

Lorsqu'auprès d'un tel maître on a ta gen-
 tillesse :

Anacréon toujours a des charmes naissans ;
 Le génie à son corps prête un sixième sens ,
 Et sans avoir recours au Dieu de la ten-
 dresse ,

Tu trouveras en lui le plus beau des Amans.

VERS

A METTRE SOUS LE PORTRAIT
DE M. THOMAS.

Lui seul fait louer un grand homme,
Lui seul tient nos cœurs dans ses
mains ;
Il feroit le rival de l'Orateur de Rome ,
Si ses Lecteurs étoient tous des Romains.



VER S

A METTRE SOUS LE PORTRAIT
DE M. DE CREBILLON LE FILS.

LE pere avoit porté le trouble dans nos
ames ,
Le feu de ses écrits venoit nous consumer ;
Le fils ouvre son cœur à de plus douces
flammes ,
Des mœurs critique heureux , Philosophe
des femmes ,
Il les peint , les dévoile , & fait s'en faire
aimer.

V E R S

A METTRE SOUS LE PORTRAIT

DE M...

SES écrits seront chers à la race future ;
Il est cher par ses mœurs à sa société ;
Dès l'enfance , il voua son cœur à la Na-
ture ,
Et sa plume à la vérité.

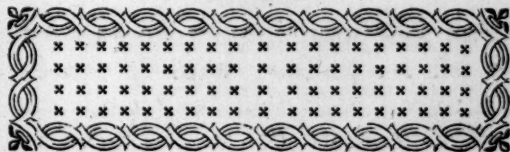


V E R S
A M A D A M E
L A C O M T E S S E
DE BEAU-HARNOIS.

TES œuvres font sur ma toilette
Avec Ovide & Richardson ;
A chaque instant ma main feuillette
Tes vers dignes d'Anacréon :
Et ta folâtre historiette ,
Qui joint au bon goût d'Hamilton ,
L'élégance de la Fayette
Et les graces de Voisenon ;
On m'assure , belle Comtesse ,
Que Zoyle dans son courroux
Fronde ta plume enchanteresse ;

Mais c'est ta gloire qui le blesse ;
Du Sexe même qu'il caresse
J'observe que l'homme est jaloux ;
Il n'aime en nous que la foiblesse ;
N'écris point, ou rampe sans cesse,
Ils seront tous à tes genoux.





MÉLANGES.

LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE,
A M^{ME} LA COMTESSE
DE VIDAMP...

MADAME,

J'AI peur d'avoir perdu votre
adresse ; mais je ne perdrai jamais
le souvenir des bontés dont vous
m'honorez, & des nobles sentimens

C iv

que j'ai admirés dans votre lettre (a):
 je ne suis point inquiet de l'affaire
 de M. . . puisque vous le proté-
 gez : vous êtes d'un Sang a qui les
 Belles-Lettres & la Philosophie
 auront une obligation éternelle...
 Il paroît que le tems des Anitus
 est passé : vous contribuerez plus
 que personne , Madame , à faire
 regner la raison : car on me dit
 que vous l'ornez de toutes les gra-
 ces qui assurent son triomphe : les
 hommes ne sont gouvernés que par
 l'opinion , & cette opinion dépend
 du petit nombre de personnes qui
 vous ressemblent : c'est par leurs
 charmes & par la force de leur
 esprit , que le public est dirigé ,
 fans même qu'il s'en apperçoive :
 je maintiens qu'il suffit de trois

(a) On n'a jamais pu retrouver cette
 lettre dans les papiers de Madame de
 Vidamp. . .

ou quatre Dames comme vous ,
pour rendre une nation meilleure
& plus aimable : je sens combien
votre lettre auroit de pouvoir sur
moi , si on pouvoit se réformer
à mon âge.

Je suis avec un profond respect ,

MADAME,

Votre très-humble
& très-obéissant serviteur

Le vieux Malade de Ferney.

*A Ferney ,
ce 15 Mai 1776.*

LETTRE
DE MADAME
DE VIDAMP...
A M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

VOTRE lettre charmante a fait sur moi , l'effet que produisit autrefois sur la fameuse Maintenon , le premier Billet-doux de Louis XIV : dès lors sa modestie disparut , & elle se crut digne du trône.

Vous me parlez de votre âge ;
 mais quand on a votre génie &
 votre ame , on n'a point d'âge :
 l'Auteur de Mahomet , de l'Histoire
 générale , & de la Henriade a
 toujours son printems : c'est moi
 qui me flétris à force de lire ces
 écrits immortels : alors nous chan-
 geons de rôle ; je suis Tithon &
 vous êtes l'Aurore.

.
 Le dernier entretien
 que j'ai eu à Paris avec notre
 respectable Philosophe , a roulé
 tout entier sur le grand homme de
 Ferney ; il pleuroit de tendresse au
 souvenir de ses bienfaits : il n'y
 avoit rien d'étudié dans sa recon-
 noissance , & elle n'en étoit que
 plus sublime.

. . . Pour moi , j'ai encore un
 intérêt particulier à vous ouvrir
 mon ame à son égard : j'ai l'orgueil
 de croire que vous m'honorerez

encore d'une réponse. Que voulez-vous ? une jouissance en entraîne une autre : je ressemble en ce point à ces jeunes filles d'Otahiti qui ont trouvé tant de plaisir à perdre leur virginité , qu'elles voudroient tous les jours la reperdre encore.

Daignez me croire , &c.

A Nancy, ce 36 Mai 1776.



R É P O N S E
DE M^m LA COMTESSE
DE VIDAMP...
A LA DÉDICACE
DES *PARADOXES*. (a)

L'HOMMAGE que vous m'adressez,
Monsieur, est bien fait pour char-
mer les douleurs de mon ame sen-
sible : vous avez mieux aimé dédier

(a) Cette réponse a déjà été imprimée & défigurée dans un *Mercur* de 1775, on la retrouve plus correcte dans un *Journal des Dames*.

vosre ouvrage à l'innocence qu'on opprime , qu'à l'orgueil qu'on encense , & à ce trait je reconnois le Philosophe de la nature.

O noble Chevalier d'un Sexe qui n'a de défense que dans sa douceur , & de force que dans sa foiblesse ! combien je me sens élevée par cet hommage d'une plume avouée de tout ce qu'il y a d'éclairé en Europe , & qui ne respire que l'honnêteté , l'amour des hommes & l'enthousiasme pour la vertu !

On sçaura qu'une épouse qui sait se respecter , qu'une mere qui a nourri ses enfans & qui les élève n'est pas vile ; on dira : les ennemis de cette femme pourroient bien être injustes , puisqu'elle eût pour ami le Philosophe de la nature.

Vertueux Citoyen , ma société , dites-vous , a contribué à vosre bonheur : la vôtre m'a fait supporter

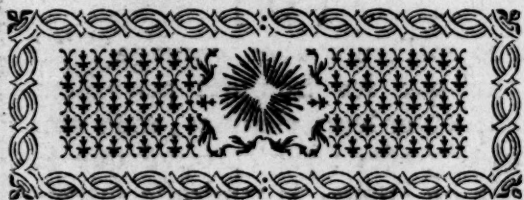
mes malheurs avec courage , j'ai senti que les hommes pouvoient persécuter leurs victimes , mais non les dégrader : j'ai éprouvé que la paix de l'ame , la tendresse maternelle & l'amitié , n'étoient pas des biens que les tyrans de la terre pussent ravir ; vos conseils ont toujours aggrandi mon ame & quand affoiblie par les années , je commencerai à devenir insensible , je relirai vos ouvrages , pour y puiser quelques étincelles de ce feu qui les anime.

Daignez me croire avec l'enthousiasme que m'inspirent votre génie & ma reconnoissance ,

MONSIEUR,

Votre très-humble , &c.

A Paris , ce 3 Janvier 1775.



ISMENIDE

ET

HYLAS.

CONTÉ.

TOUTES les personnes qui aiment (& qui n'a pas aimé ?) connoissent le fameux promontoire de Leucade : là étoit un rocher escarpé , d'où se précipitoient dans la mer les malheureux qui vouloient se guérir des fureurs de l'amour ; ils en guérissoient sans doute , car tous y perdoient la vie.

Ce

Ce n'est pas qu'on ne prît beaucoup de précautions pour modérer l'impétuosité de la chute : on s'attachoit des aîles d'oiseaux , ou même des aigles vivantes : mais ce n'étoit-là que raffiner sur le suicide ; les aîles coupées des oiseaux ne valoient pas mieux que les aîles d'Icare : pour les aigles , elles avoient perdu le privilege que Jupiter leur donna au tems de l'enlèvement de Ganymede , & elles ne se laissoient monter par des hommes que pour les noyer.

Dans le tems où cette fureur de mourir , pour se punir d'aimer , étoit une épidémie qui commençoit à infecter toute la Grèce ; un jeune Athlète qui avoit remporté plusieurs prix aux jeux Olympiques , devint épris dans Lesbos de la fille d'un grand Prêtre de Jupiter : les deux amans ne s'étoient vus qu'une seule fois

au temple ; mais chez des ames neuves & faites pour s'entendre , se voir une fois , c'est se jurer de s'aimer toute sa vie.

Hylas , (c'est le nom de l'Athlète) étoit destiné par son pere à épouser la fille d'un Roi de Sparte ; car dans ces siècles héroïques , un Prince qui gouvernoit avec gloire , ne se dégradoit point en se choisissant pour gendre un citoyen que la gloire avoit tiré de l'obscurité ; & lorsque la gloire n'étoit que du côté de l'Athlète , lui seul se dégradoit en épousant la fille d'un Roi.

De son côté , le grand Prêtre du Jupiter de Lesbos , avoit promis sa fille au grand Prêtre de Jupiter Olympien ; des querelles religieuses les divisoient depuis vingt ans , & Ismenide alloit être le gage de leur réunion.

Hylas ne connoissoit pas la

Princesse qu'on lui destinoit : Ismenide connoissoit son Prêtre & ne l'en aimoit pas davantage ; mais tous deux dans la dépendance d'un pere , ne sçavoient que gémir & se taire : un pere alors étoit le souverain de sa famille , & la famille n'en étoit pas plus mal gouvernée.

Hylas avoit reçu ordre de ne regarder avec complaisance aucune femme de Lesbos. — Quand il étoit auprès d'Ismenide , il cherchoit ses regards , pour obéir à son cœur : quand il les avoit rencontrés , il détournoit les siens , pour obéir à son pere.

On avoit enjoint à Ismenide de dédaigner tous les jeunes gens de Lesbos ; & tel étoit l'ascendant que son pere avoit pris sur elle , que tout le monde croyoit qu'elle dédaignoit Hylas.

Les deux amans ne tarderent

pas à se méprendre sur le principe de leur mutuelle indifférence. — *La barbare !* disoit l'Athlète , *avec quel plaisir elle obéit à son pere !* — *Le cruel !* disoit la fille du Prêtre de Lesbos , *il va chercher le bonheur dans Sparte ! . . . pour moi je sens que je ne le trouverai jamais.*

Le feu de l'amour s'accroît de tout ce qu'on y jette pour l'éteindre ; il étoit à son comble dans le cœur des deux amants , quand on vint leur annoncer les apprêts de leur double mariage.

» Eh bien ! s'écrie Hylas , puis-
 » que le seul objet qui me fait
 » cherir la vie passe dans les bras
 » d'un rival : puisque la gloire
 » d'un amant n'est d'aucun prix
 » pour l'ingrate qui me méprise :
 » puisqu'enfin on ne me laisse pas
 » la liberté de sacrifier la fille
 » d'un Roi à ce que j'aime : il

» est tems de prendre l'unique
 » parti que m'inspirent mon cœur
 » & les Dieux : j'irai au promon-
 » re de Leucade : je m'élancerai
 » dans l'abîme des mers , & j'y
 » périrai où je reviendrai guéri...,
 » Guéri ! de quoi ? d'aimer Isme-
 » nide ! non la mort est plus douce
 » qu'une si affreuse guérison.

Ismenide de son côté rouloit
 dans le sanctuaire du temple de
 Jupiter le même projet sinistre : &
 ferme dans ses principes , malgré
 la timidité de son sexe , elle n'at-
 tendoit que les ombres de la nuit
 pour l'exécuter.

Ces entreprises audacieuses d'un
 sexe que notre éducation à réussi
 à rendre pusillanime , nous éton-
 nent sans doute ; mais il ne faudroit
 pas nier l'action d'Ismenide , parce
 que nos françoises n'auroient pas
 la force de l'imiter : les mœurs des
 siècles des Arrie , des Eponine ,

dés Aspasia & des Sapho , ont existé, quoique ces mœurs ne foyent pas les nôtres.

La nuit vient : Ismenide accompagnée d'une amie qu'elle n'avoit instruite qu'à moitié de son secret, afin de n'être point trahie par sa tendresse, se rend à Leucade : Hylas part après elle, & arrive le premier au lieu du dévouement.

Auprès du rocher étoit un temple d'Apollon, où les victimes volontaires de l'amour avoient coutume de se rendre, avant de consommer leur sacrifice ; là elles juroient sur les autels de s'élancer avec courage dans le sein de la mer : cette précaution étoit nécessaire pour prévenir ce que les Sophistes appellent les foiblesses de la nature, & encore souvent ne suffisoit-elle pas : on sçait qu'un Spartiate qui avoit fait ce serment, étant monté sur le rocher & mésurant des yeux la

profondeur de l'abîme , retourna sur ses pas : *j'ignorois dit-il , que mon vœu en eut besoin d'un autre plus fort pour m'engager à me précipiter* ; tant l'instinct de la nature qui veille à la conservation des êtres , dit à ce sujet un des Philosophes les plus éloquens de ce siècle , l'emporte sur l'ascendant d'une mode meurtrière , sur les Oracles des Pythies & sur les sophismes des Anglomanes (a)

Hylas se rend au temple pour prononcer son serment : le Prêtre n'y étoit pas encore : l'amant d'Ismenide se promene avec agitation dans son enceinte ; le silence , la foible lumière du crépuscule qui perçoit à peine sous ces voûtes , tout redouble sa vague inquiétude ; » Sage Vieillard de qui j'ai reçu la » vie , s'écrie-t'il , je te vois du bord

(a) *Philosophie de la Nature* , édit. étrangère. Tome V. pag. 97.

» de la tombe me tendre envain
 » une main défaillante: Lesbos, dont
 » la Perse a juré la ruine, les bar-
 » bares marchent vers tes remparts,
 » & c'est en vain que ta voix m'ap-
 » pelle: ô ma patrie, ô mon pere,
 » l'amour veut que je vous aban-
 » donne pour jamais... pour jamais!
 » Non: les Dieux qui veulent me
 » guérir d'une passion fatale, ne de-
 » mandent pas ma vie: il est des
 » moyens légitimes de ralentir
 » l'impétuosité de ma chute & je les
 » saisirai; je franchirai impunément
 » l'abîme, & j'obéirai à mon cœur
 » sans trahir mon devoir.

Il voit alors en parcourant le
 Sanctuaire, des ailes d'oiseaux des-
 tinées aux victimes volontaires de
 l'amour: il est frappé sur tout de la
 dépouille entière d'une aigle mon-
 trueuse qui pouvoit servir d'enve-
 loppe à un homme d'une taille or-
 dinaire: tout se ressentoit dans ce

premier âge du monde de la vigueur de la nature ; les hommes vivoient un siecle & demi , les femmes étoient des héroines & les aigles avoient des corps de six pieds.

Hylas s'approche , déplie cette enveloppe & essaye s'il pourra en faire usage ; à peine y est-il renfermé, qu'il voit entrer dans le temple une jeune personne d'une taille légère & couverte d'un voile qui embrasse l'autel d'Apollon , & s'écrie avec impétuosité ! » Le barbare ! il veut cet affreux sacrifice.... » Grand Dieu ! réchauffe mon courage... prouvons à la Grèce que » qui sçait aimer , sçait mourir.

L'ame d'Hylas étoit toute entiere dans ses regards : il n'avoit jamais entendu les accens de son amante : un voile épais couvroit alors son visage : il n'y avoit que son cœur qui put pressentir l'approche d'Ismenide , & ce cœur sensible ne se trompoit pas.

» Mourir ! disoit en elle-même
 » Ismenide !... Oh que l'idée de
 » destruction est amère ! tous mes
 » sens se révoltent malgré moi. . .
 » aurai-je la force de consommer
 » mon sacrifice !

Elle observe alors que le saut de Leucade avoit été établi pour guérir de l'amour & non pour chercher la mort : elle se rappelle d'avoir entendu dire que des aîles étendues pouvoient suffire pour sauver la vie même à des femmes, & un instinct secret la conduit auprès d'Hylas.

A peine Ismenide a-t'elle touché la dépouille de l'aigle, que ses aîles s'étendent & l'enveloppent : *Dieux*, dit la belle Ingenue, *je trouve jusqu'aux oiseaux sensibles, & le seul être sur la terre dont la sensibilité me seroit chère, va par ses mépris me conduire au tombeau : —* Les aîles de l'aigle ferroient alors

avec force l'héroïne de l'amour : un feu subtil se glissoit au travers des plumes & portoit l'embrâsement dans les sens de l'amante d'Hylas : *Dieu d'amour ajoûtoit Ismenide , toi qui animes la cendre des êtres insensibles , que n'as-tu essayé ton pouvoir sur le héros qui m'est cher ? Pourquoi suis-je odieuse à Hylas ? — Il adore Ismenide & n'a jamais cessé de l'adorer s'écrie alors avec impétuosité Hylas , en se dépouillant de l'enveloppe grossiere qui le recèle : Ismenide le reconnoît , jette un cri & tombe évanouie sur le marbre du Sanctuaire.*

La jeune héroïne , en ouvrant les yeux , voit Hylas à ses genoux , & le grand Prêtre aux pieds de l'Autel qui regardoit cette scène avec attendrissement : après un premier moment d'enthousiasme , où les ames des deux amans confondues , ne sembloient exister que par le

sentiment de l'amour, les doutes s'éclaircissent, les faits se concilient, les craintes se dissipent & le grand Prêtre unit Ismenide à Hylas.

Ce couple charmant resta depuis dans le temple & le grand Prêtre les adopta : ils s'occupèrent à consoler les malheureux qui venoient chercher le remède à leurs maux dans l'abîme de Leucade : ils leur apprirent à épurer l'amour, & dès lors cessa dans la Grèce la contagion des suicides.

F I N

DES MÉLANGES DE POÉSIE
ET DE PROSE.

20 JY 63

